no. 19

TRES-HVMBLE REMONSTRANCE D'VN GENTIL-HOMME BOVRGVIGNON A MONSEIGNEVR LE PRINCE DE CONDE'.

AVEC

La Reſponſe de l'Echo de Charenton, aux plaintes de la France.

A PARIS,
Chez Arnould Cotinet, ruë des Carmes, au petit IESVS.

M. DC. XLIX.

TRES-HVMBLE REMONSTRANCE D'VN GENTIL-HOMME BOVRGVIGNON A MONSEIGNEVR LE PRINCE DE CONDE.

MONSEIGNEVR,

Dans la vieillesse où ie suis paruenu, i'ay cent fois le iour remercié le Ciel de la grace de m'auoir laissé viure assés, pour estre tesmoin presque oculaire de vos actions heroïques. Mais il faut que i'auouë, qu'au moment que i'appris la derniere qui les ternit toutes, ie crus auoir trop vescu. Ie fus d'abord assez ingenieux à rechercher tout ce qui la pouuoit faire interpreter moins sinistrement; Et j'imputois les premiers outrages que la France receuoit de vos troupes à leur insolence, sans imputer leur insolence à vos ordres. Mais vos hostilitez que i'appris le premier, & creus le dernier de tous, ont malheureusement desabusé mon esprit, charmé d'vne illusion si douce: & ie me vois contraint d'auoüer malgré moy, que de Protecteur de vostre patrie, vous estes deuenu son Persecuteur. I'ay beau resuer à la recherche des motifs qui peuuent auoir causé en

voſtre Alteſſe vn changement ſi blaſmable. Ma raiſon & mon iugement s'y perdent. Eſt-ce vn mouuement de voſtre zele à ſeruir le Roy? Vous le deſeruez, MONSEIGNEVR, plus que vous ne le ſeruez, vous rendant Miniſtre des paſſions d'vn mauuais Miniſtre d'Eſtat. Et vous aurez vn iour bien de la peine à prouuer à ce ieune Monarque, qu'vn Prince vouluſt ſauuer vn corps dont il attaquoit la teſte, & qu'outrageant Paris, il en vouluſt à Madril. Eſt-ce l'amour de la gloire ſi naturel aux ames genereuſes? Croyez-moy, on ne la trouue iamais où vous la cherchez; Et ce n'eſt pas dans le ſein de voſtre Patrie que le Ciel fait croiſtre les lauriers que vous eſperez y ceuillir. C'eſt dans la Flandre, MONSEIGNEVR, & dans l'Eſpagne, où l'on en voit renaiſtre d'autres de la tige de ceux que vous auez moiſſonnez. Et vous ne deuez eſperer d'vne guerre ciuile; que des victoires non moins honteuſes aux vainqueurs, que funeſtes aux vaincus. Si voſtre naiſſance eſtoit moins illuſtre, ie vous demanderois ſi c'eſt l'eſperance du gain. Mais l'ame d'vn Prince eſt touſiours incapable d'vn ſi laſchē mouuement. Et c'eſt vn motif que ie ne ſçaurois me figurer ſans extrauagance. On en peut conceuoir quelques autres, qui ne me ſemblent pas moins chimeriques. Et l'on a ſujet de croire plus raiſonnablement, que vous n'en auez aucun. Mais que ce mauuais genie, dont la Sicile a fait preſent à la France, & qui voudroit nous faire chanter Complies ſi long-temps apres Veſpres, a tellement charmé voſtre eſprit, apres auoir éblouy celuy de la Reine, qu'il tient voſtre valeur comme aux gages de ſa laſcheté. Si cela eſt, MONSEIGNEVR, ie prie le Ciel de rendre vains les efforts d'vne ſi noire Magie qu'eſt celle de ce déloial, & de faire voir à voſtre Alteſſe, & pour qui, & contre qui elle s'eſt declarée. C'eſt contre voſtre Patrie, pour vn de ſes plus laſches ennemis. C'eſt contre vn Frere, contre vne Sœur, & contre vn Allié pour vn Eſtranger. Ce n'eſt pas ce que nous promettoient les ciuilitez qu'en diuerſes occaſions vous auez ſi genereuſement renduës au premier Parlement de la Fran-

ce. Et ceux qui se meslent de gloser sur vos plus belles actions, ont apparemment sujet de croire, que vous n'auez embrassé ces colomnes de l'Estat, que pour les ébranler, comme Samson fit de celles du lieu où ses vainqueurs faisoient vn iouet de luy. Graces à Dieu, vostre force estoit moindre que la sienne, & vous ne deuez pas moins d'encens à la Prouidence diuine pour vostre foiblesse, que ce corps Auguste pour son inesbranlable fermeté, puis que c'estoit vous enueloper sous des ruines qui nous eussent accablez. Que la prosperité de vos armes ne vous enfle point le courage; Le Dieu des armées à qui vous la deuez, seroit iniuste s'il ne les eust fauorisées en vne iuste guerre: & celle-cy ne l'estant pas, quoy que vostre esperance promette à vos desirs, vous deuez craindre qu'elle ne les trompe, & considerer que commençant d'estre redoutable à la France, vous cessez de l'estre à l'Espagne.

Sur

Sur le meſme ſujet.

SONNET.

PRince dont le merite épuiſeroit mes Vers
Si Paris outragé ne m'impoſoit ſilence,
Ie croy connoiſtre aſſez dans ce fameux reuers
La cauſe de ſon mal, & de ta violence.

Quel qu'euſt eſté l'éclat de mille exploits diuers
Quand de nos ennemis tu domptois l'inſolence,
Condé ne ſeroit pas craint de tout l'Vniuers
Si ſa foy mieux gardée en exceptoit la France.

Si c'eſt pour ce motif que ton bras eſt armé
Contre le ſeul repos de ſon peuple allarmé
Souuien-toy que ton ame en veut à ta Patrie;

Et que ſi cet orage a pour toy des appas,
On pourra voir ta gloire également fleſtrie
Par le malheur de vaincre ou de ne vaincre pas.

LA FRANCE IRRITE'E.
à Iule Mazarin.

INfame & noir Auteur de tout ce que ie ſouffre,
Démon que de l'Enfer Mont-Gibel a vomy,
Retourne à ta patrie, & replonge en ce goufre
De l'eſtat que tu pers le plus lâche ennemy;
Si ton eſprit pourtant ne voit rien qui l'attire
Où la Terre & le Ciel veulent qu'il ſe retire,
Et s'il craint ſon retour en ce beau lieu natal
Rome, où tu peux aller, eſt vn ſéjour bien autre
Filou qu'à mon repos i'éprouue ſi fatal
Vas-y voir tes Loüis & laiſſe nous le noſtre.

Seruice rendu par Iule Mazarin à la France.

PEuple que le ſeul nom d'vn Cardinal afflige
Lors que pour le loüer nous faiſons quelque effort,
Que ta fait Mazarin qui te fâche & t'oblige
A deteſter ſa vie & ſouhaitter ſa mort?
Il a quelque raiſon, lors que ta haine éclatte,
De l'eſtimer injuſte & la nommer ingratte
Puis que de ſes beaux faits chacun voit la ſplendeur,
De tes reſſentimens modere la ſaillie,
Et confeſſe auec moy qu'il aime ta grandeur
Si par luy tes Louys regnent en Italie.

Reſponces de l'Echo de Charenton aux plaintes de la France.

QVelle des Nymphes de la Seine
Dont les entretiens ſont ſi doux
Me veut promettre de ma peine
La fin que i'implore à genoux? *Nous.*
Deuinereſſe bocagere
Que l'eſperance eſt bien legere
Qui calme par fois mes ennuis;
Et que c'eſt en vain que ie tâche
De faire en l'eſtat où ie ſuis
Qu'ils me donnent quelque relâche. *Lâche.*

C'eſt l'eſtre en effet, pauure France,
D'auoir aux larmes ton recours,
Cours enfin à ta déliurance
Sans perdre le temps en diſcours. *Cours.*
Courons, puis qu'il nous eſt facile
De perdre vn monſtre de Sicile
Donnons ſur ce lâche ennemy;
Donnons, le Ciel nous l'abandonne
Noſtre courroux a trop dormy
Si ton oracle me l'ordonne. *Donne.*

Ouy ie vois mes François preſts ſans plus diſcourir
A releuer l'honneur de leur mere abbatuë
Mais dois-je le chaſſer ou le faire mourir
Afin que pleinement ton ordre s'effectuë *Tuë.*

A Monsieur le Comte de Beaufort.

Protecteur du Peuple outragé.

EPIGRAMME.

ILluſtre appuy dont la valeur
Peut réndre aux François tout facile,
Et d'où va naiſtre le mal-heur
De ce Monſtre de la Sicile:
Vaillant de Beaufort, en ce ieu,
Epargnant le fer & le feu:
N'arme tes mains que d'eau beniſte,
Et nous croirons touchant ce poinct,
Que s'il ne prend bien-toſt la fuitte
Les Diables ne le craignent point.